volume. Les références aux inscriptions latines documentant des noms celtiques sont claires, renvoyant le plus souvent au *CIL*, véritable *édition* de consultation aisée, bien que l'identification du contenu des tomes soit étrange (p. 245). Par contre, pour les noms germaniques conservés de la même manière, l'auteur du chapitre concerné, U. Remmer, s'est conformée à un usage très fréquent chez les linguistes, le renvoi en seconde main à des ouvrages de linguistique. Le recours doit donc être double, ce qui est gênant pour les autres utilisateurs, mais surtout ce qui démultiplie le risque d'erreur puisque aucune vérification réelle n'a été opérée. Le nom Chlevvia, par exemple, est en réalité écrit Clhevvia sur l'inscription de Lyon (*CIL* XIII 1882). Le passage par Reichert le normalise et il devient extrêmement difficile de retrouver le document. Buccula est de lecture douteuse, Hariso semble plutôt un nom masculin. – Au total cet ouvrage rendra des services si l'on se place à un niveau de généralités introductives. Dans le détail de chaque groupe de langue, le recours aux études spécialisées demeurera toutefois indispensable à celui qui souhaite un approfondissement ou un éclairage plus ciblé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Andreas KAKOSCHKE, *Die Personennamen im römischen Britannien*. Hildesheim, Olms-Weidmann, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 671 p., 1 fig., 2 cartes. (ALPHA-OMEGA, REIHE A, 259). Prix : 248 €. ISBN 978-3-487-14628-7.

Après les Germanies, la Rhétie et la Belgique, la Bretagne. À bon rythme (trop bon rythme ?) paraissent les répertoires onomastiques provinciaux d'A. Kakoschke. Ces ouvrages procurent incontestablement des listes fort utiles et très complètes de tous les noms et éléments de noms attestés dans une province romaine donnée, y compris ceux portés par des étrangers avérés (ce qui constitue en soi un intérêt incontestable) et offrent ainsi un instrument de travail commode, beaucoup plus détaillé que les volumes de l'Onomasticon (*OPEL*) établi par B. Lörincz à la suite des travaux d'A. Mócsy, qui autorise ainsi des approfondissements et des comparaisons. Mais à l'usage il s'est révélé que ces publications qui additionnent souvent sans critique des informations pêchées ici et là, dans des ouvrages de valeur variable, ont leurs limites. Il ne convient pas d'y rechercher des interprétations linguistiques propres ou des arguments originaux, mais un catalogue des propositions existantes. De là, par exemple, l'hypothèse sans état d'âme que Indus, si clairement celtique, soit éventuellement l'indication d'une « Person aus Indien » (p. 404), ce qui laisse rêveur, ou que le nom Miccio, bien implanté en Trévirie, puisse être d'origine grecque (p. 471). Les défauts techniques que nous avons déjà soulignés précédemment (par exemple *AC*, 79, 2010, p. 601-602) subsistent : la solution de facilité qui dénomme *cognomen* le nom unique des pèlerins, alors que ce terme latin implique par nature l'association à un *nomen* ; l'obstination à décrire les gentilices de formation patronymique comme des « pseudo-gentilices », dénaturant délibérément des noms qui sont simplement de construction provinciale sans aucune dépréciation par rapport aux noms construits en Italie ; le manque de signalement clair des étrangers à la province qui peut induire en erreur un lecteur occasionnel ; le silence quasi complet sur les balancements linguistiques, comme l'homophonie ou la traduction, qui conduit à ne pas mettre en évidence des parentés, significatives sur le plan culturel : ainsi (p. 255)

Audagus est dit celtique, Audax, latin, et rien ne permet d'aller vers le germanique. Les rapprochements entre variantes orthographiques sont insuffisants (Ibliomarus et Illiomarus, par exemple), ce qui réduit la carte de répartition ; des créations patronymiques avérées sont signalées comme de simples hypothèses (Saenius et Saenus de *RIB* 685). À ces aspects que certains jugeront mineurs et de simple convention descriptive, il faut ajouter des identifications linguistiques parfois imprudentes : pourquoi, par exemple, Aruconius (p. 54) serait-il « sicher ein Italiker » ? Le nom est rarissime, connu uniquement – et en une seule occurrence – à Rome, lieu de toutes les rencontres provinciales possibles ; le nom Aruca, celtique, est connu en Lyonnaise (*CIL* XIII 1642) et une communauté espagnole porte un nom apparenté. Pourrait-on penser que cette interprétation italienne découle d'un *a priori*, à savoir que l'adjudicataire d'un gisement de plomb est nécessairement un Italien ? Si c'est le cas, on se trouve devant le raisonnement circulaire parfait car l'historien de la production risque fort de prendre pour argent comptant cette affirmation péremptoire qui nourrira ainsi des présupposés aux implications politiques et économiques fortes. Le dernier volume consacré à la *Britannia* pose enfin des problèmes supplémentaires, liés à la gravure maladroite de nombreuses inscriptions et au nombre particulièrement élevé de graffitis, défixions et tablettes publiés dans la province : les déchiffrements peuvent en être difficiles et une grande prudence doit prévaloir quand les noms que l'on a cru lire se révèlent des « *unica* ». Or ces noms sont ici reproduits en nombre improbable. Les travaux d'H. Solin sur l'épigraphie italienne, rassemblés dans ses *Analecta epigraphica* de la revue *Arctos*, ont montré à suffisance qu'une forte proportion de ces *unica* est en réalité le fruit de lectures fautives, et qu'ils n'existent tout simplement pas. Il est évident à lire certains anthroponymes, pourtant répertoriés sans le moindre signe de prudence, qu'il s'agit, à tout le moins, de noms douteux ou mal coupés. Je ne souscrirais pas aisément au nom Tamesubugus. Et, comme on l'a déjà proposé, Mertucus (p. 469) est assurément une lecture fautive ou incomplète pour Smertucus, bien que le lecteur ne puisse en être informé par une seconde entrée corrigée. Plus d'un nom présenté dans les éditions comme hypothétique figure ici sans suffisamment de précautions (comme Tretius). Un dernier exemple problématique, *exempli gratia* : la marque de carrière *RIB* 1005 où l'on lit la mention de la légion (*leg XX V V*) suivie du mot *Condrausisius*. Dans le répertoire cela devient le *cognomen* d'un soldat de la légion dont le gentilice ne serait pas mentionné. Est-on certain qu'il s'agit d'un nom et de surcroît d'un surnom ? Ne serait-ce pas un ethnique d'un détachement travaillant dans la carrière ? – Répétons donc : les listes compilées par A. Kakoschke constituent un instrument de travail riche et commode qui livre accès au contenu de nombreuses publications parfois confidentielles ; elles rendront incontestablement de grands services mais il ne faut pas en attendre davantage que ce qu'elles peuvent apporter, soit une documentation relativement brute de seconde main. Il faut donc éviter de s'y référer autrement que comme à une base de données. Dans le volume présent, on ajoutera que les données elles-mêmes doivent être prises en compte avec prudence et que la moisson n'est pas avérée dans tous les cas. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER